

développent au contact de petits « éperons barrés », comme on peut en rencontrer dans d'autres régions – au Fief-Sauvin dans le Maine-et-Loire ou à Oiseau-le-Petit dans la Sarthe, par exemple. En effet, ces formes d'habitats posent clairement la question de l'implication de certaines classes sociales (élites) dans les processus d'urbanisation et de structuration des territoires à la fin de l'âge du Fer. C'est précisément à cette discussion qu'Yves Menez prend part dans les deux derniers chapitres de cet ouvrage. Et les efforts déployés pour l'étude du « Camp de Saint-Symphorien », qui se voulait la plus exhaustive possible, ouvrent la voie vers une compréhension plus large des facteurs en jeu durant les trois derniers siècles av. J.-C.

L'épilogue, qui met en perspective l'effort de vingt années de recherche à Paule, nous conforte finalement dans la nécessité d'investir dans ces longs programmes de recherche, qui se veulent scientifiquement complémentaires des politiques d'aménagement du territoire qui orientent actuellement l'archéologie préventive. Lorsque le site est soigneusement sélectionné pour répondre à une problématique, son étude permet d'alimenter nos connaissances sur le fonctionnement de nos sociétés anciennes et d'interroger nos modèles. C'est le choix clairement assumé par le principal auteur du livre que d'avoir concentré les efforts et les moyens sur un habitat en particulier, afin de parvenir à une vision la plus complète possible de celui-ci, qui peut alors servir de référentiel pour comparer et interpréter des contextes moins bien documentés.

Julie RÉMY

Chargée de recherche, CNRS
CReAAH - LARA Nantes (UMR 6566)

Jean DANZÉ, *Bretons insulaires, Bretons armoricains. 9 siècles d'histoire (-56/851)*, Fouesnant, Yoran embanner, 2020, 479 p.

Il est assez remarquable qu'à l'heure même où les Britanniques se déchirent à propos des suites délétères du *Brexit* et où s'exacerbent les tensions entre le Royaume-Uni et la France soient publiés, coup sur coup, trois ouvrages traitant, sur la longue durée, des relations entre Petite et Grande Bretagne. On doit ainsi à (Sir) Barry Cunliffe, professeur émérite d'archéologie européenne à l'université d'Oxford et éminent spécialiste des Celtes et des civilisations atlantiques de la Protohistoire, *Bretons and Britons. The Fight for Identity* (Oxford, Oxford University Press, 2021, 471 p.), ouvrage dont il est rendu compte dans ce même volume, tandis que vient de paraître, en octobre 2021, *Brittany and the Atlantic Archipelago, 450-1200. Contact, Myth and History* (Cambridge, Cambridge University Press, 2021, 496 p.), œuvre de trois universitaires britanniques, Caroline Brett (Cambridge), Fiona Edmonds (Lancaster) et Paul Russell (Cambridge). L'ouvrage dont il sera question dans ce qui suit est donc le troisième de ce triptyque.

Le travail de Jean Danzé, dont l'essentiel de la carrière s'est passé au Crédit Mutuel de Bretagne, s'ouvre sur une présentation des peuples armoricains au moment du conflit avec Rome, et il est extrêmement surprenant, dans cette première approche, que l'auteur ait négligé de mentionner, ne serait-ce qu'en passant, les rapports, établis depuis le Néolithique, entre l'Armorique et la Bretagne insulaire. On ne retiendra pas les affirmations contestables sur les Vénètes (p. 10-12), dont rien, à part un passage de César, repris par Strabon et dont on peut, en raison du contexte historique, douter de la véracité, ne prouve la mainmise sur les commerces dans l'Atlantique à la fin de l'âge du Fer. De même doutera-t-on fortement de la migration en nombre d'Armoricains vers l'ouest de la Bretagne insulaire, où ils seraient à l'origine d'un type particulier de *hill-forts* (p. 15). C'est là une théorie aujourd'hui totalement dépassée, comme l'est l'attribution de tous les enfouissements de monnaies gauloises au conflit de 56 av. J.-C. (p. 17, par exemple).

Les chapitres 2 et 4 présentent un tableau pointilliste de l'Armorique romaine, à peu près cohérent malgré nombre d'approximations (« c'est le pays des Osismes qui semble avoir accueilli le plus grand nombre de ces villas romaines », p. 56), d'erreurs manifestes (Kéribien en Plounéventer n'est pas une *villa*, pas plus que l'ensemble bâti de Trouguer en Clédén-Cap-Sizun [p. 56] ou celui de Parc-ar-Groas en Quimper [p. 75], le pavement de la villa de Kervenennec en Pont-Croix n'est pas une « mosaïque », les bâtiments et la muraille d'Alet ne datent pas du Haut-Empire, etc.) et de jugements à l'emporte-pièce (« Au pays des Vénètes, les ressentiments à l'égard des Romains devaient subsister, car seulement trois villas de cette époque ont été retrouvées » [p. 56]). Plus étonnante toutefois – et le mot est faible... – est l'idée sous-jacente et parfois clairement exprimée qu'en Armorique comme en Bretagne insulaire (« au Sud-Ouest de la Bretagne insulaire, comme au Pays de Galles, il y avait deux communautés distinctes. D'un côté, celle des grands domaines et de l'autre celle où les Bretons étaient largement majoritaires » [p. 93], « les Romains s'établissent en Armorique » [p. 103], « une diminution importante de la population d'ascendance romaine » [p. 136], etc.), *villae* et villes étaient habitées par des immigrants venus d'Italie et non par des Gaulois romanisés. Héritée des auteurs du XIX^e siècle, qui voyaient des « camps romains » dans la moindre enceinte médiévale, elle ne repose sur rien et n'a plus cours depuis longtemps.

Ces mêmes emprunts à des théories aujourd'hui dépassées se retrouvent dans une vision souvent catastrophiste de l'histoire de l'Armorique romaine à la fin du II^e siècle – « le pays des Osismes ravagé » (p. 97) – et émaillée d'erreurs de détail – Mané-Véchen (et non pas « Mané-Vegen ») n'est pas une *villa*, les *villae* de Keradennec et de Kervenennec n'ont pas été détruites vers 180 (p. 97), pas plus que les industries de salaison des côtes osismes (« déprédations, p. 106), etc. – et peut-être plus encore à la fin du III^e siècle, où les enfouissements monétaires sont attribués par l'auteur à des incursions de pirates et pillards germaniques dont il pense pouvoir retracer le cheminement dans la péninsule et auxquels il attribue de nombreuses destructions – « Carhaix... fut détruite par le feu »

(p. 126) – que l’archéologie ne révèle aucunement. On reste pantois devant l’explication du nom de Brest, placée, on ne sait trop pourquoi, parmi les villes armoricaines (« la ville de Brest doit son nom à l’association du mot celtique “bre”, la hauteur, associé à celui du peuple des “Oesti” latinisé sous la forme “Osismi” » (p. 133), alors que ce dernier ethnonyme est bel et bien attesté dès le IV^e siècle av. J.-C. par Pythéas, navigateur de langue grecque. La rocade militaire faisant le tour de la péninsule (p. 138, 140) n’est qu’une fiction et l’attribution à l’époque romaine des noms de lieu en *gwic-* (p. 177) est de même à oublier.

La présence de céramique « à l’éponge » et de sigillée de la forêt d’Argonne – son décor n’est aucunement « typiquement gaulois » (p. 153) – sur de nombreux sites armoricains et britanniques (p. 144-156) correspond, en effet, à l’existence de courants commerciaux relativement intenses dans l’Atlantique et la Manche à la fin du III^e siècle et au siècle suivant – il y a, à ce propos, confusion entre les cargaisons des épaves de Ploumanach et de l’île de Batz (p. 152). Mais il est faux de penser que la présence de *black burnished ware*, céramique britannique produite dans le Dorset, sur des sites armoricains traduit l’arrivée, dans la région, de militaires venus de Bretagne (p. 163), et dont il n’existe aucune trace, malgré les affirmations de Jean Danzé (« les veilleurs de Saint-Urnel » [p. 165-167] !, Kerilien [p. 202, 224], Lavret [p. 224]). Son importation relève, simplement, des circuits commerciaux précités et s’agrège, dans les niveaux archéologiques de cette époque, aux deux catégories mentionnées ci-dessus. Ce n’est nullement une « céramique militaire » (p. 167) et elle se voit en grandes quantités sur les sites civils de Bretagne insulaire. Les mêmes confusions entachent les paragraphes consacrés aux pratiques funéraires (p. 145, 147). Ainsi, pour l’auteur, « l’inhumation n’étant pas en usage chez les Romains » (p. 148) – ce qui est rigoureusement faux –, toute sépulture de ce type ne pourrait être que celle d’un(e) indigène.

Les chapitres 16 à 36, partiellement consacrés au premier haut Moyen Âge breton, reprennent les données documentaires déjà publiées dans des ouvrages savants et n’apportent donc guère de renseignements complémentaires sur la période (notons toutefois que c’est à tort que l’auteur place les deux prêtres nommés Lovocat et Catihern sur les bords de la Loire, alors que Bernard Tanguy les situe, avec raison, à Languédias [Côtes-d’Armor]). On ne manquera pas, en revanche, d’être surpris par les assertions non fondées figurant dans le chapitre 31 – le lien qui existerait entre la répartition des monuments mégalithiques et ce que l’auteur qualifie de « pays celtiques occidentaux » (p. 369), l’influence (linguistique ?) qu’aurait exercée la Vénétie sur l’Armorique (p. 369), « le désert épigraphique » que connaîtrait la Bretagne de ces « siècles reculés » (p. 371, contredit dans les pages suivantes), etc. Raccourcis mal digérés ou méconnaissance des faits archéologiques ?

Les chapitres – ou parties de chapitres – consacrés aux Bretons insulaires, s’écoulant en un ordre chronologique, sont, sans aucun doute, puisés aux meilleurs ouvrages de nos collègues d’outre-Manche, mais, là encore, les erreurs factuelles ou d’analyse sont nombreuses. L’Écosse fut abandonnée par le successeur d’Agricola avant 88 (et non 90 ; p. 69)

et ce retrait, comme les suivants, n'est aucunement dû à la pugnacité supposée des Écossais (p. 69-70), mais à des décisions politiques prises par l'Empire romain qui devait, en même temps, gérer des conflits de plus grande ampleur sur le continent, le nom même des « Pictes » n'étant pas attesté avant 297 apr. J.-C. (panégyrique de Constance Chlore). Dans la province de Bretagne, selon un modèle largement répandu dans l'Empire, ce furent les cités (chef-lieu et territoire de l'ancien peuple) et non les villes (p. 89) qui furent gouvernées par un sénat, tandis qu'au Pays de Galles, la « présence romaine superficielle » (p. 91) s'explique par la militarisation de la contrée. Si la « migration saxonne » est justement rapportée non à un déferlement massif mais aux traversées successives de petites bandes de guerriers, on ne saurait croire que ces groupes germaniques – 10 000 alors que la population d'outre-Manche était d'environ 3 000 000 d'individus – aient « massacré, réduit en esclavage ou chassé vers l'ouest les populations bretonnes » (p. 219), l'archéologie de cette période montrant une situation bien plus complexe et surtout bien moins violente dans le détail.

On ne saurait certes nier à Jean Danzé le droit d'exprimer ses convictions et d'affirmer, par exemple, « la volonté tenace de nos prédécesseurs sur la vieille terre d'Armorique de demeurer maîtres de leur destin », même si l'idée d'une telle conscience « nationale » n'est, pour les périodes anciennes, qu'une illusion historique. Encore faudrait-il que ces convictions soient dûment fondées et produites avec la rigueur scientifique qu'on attend de tout travail de ce type. Or celle-ci, comme nous l'avons souligné, fait trop souvent défaut, tant dans le cadre général de l'étude que dans son détail. Le projet était certes louable, mais nécessitait de celui qui voulait le mener à bien le nécessaire abandon des vieilles lunes, une connaissance encyclopédique de l'archéologie et de l'histoire des deux régions sur une durée proche du millénaire et le suivi en continu des progrès et des contradictions de la recherche, ce qui, on l'admettra, n'est à la portée que de spécialistes particulièrement aguerris.

Patrick GALLIOU

Barry CUNLIFFE, *Bretons & Britons. The Fight for Identity*, Oxford, Oxford University Press, 2021, IX + 472 p.

Sir Barry Cunliffe, l'un des plus éminents archéologues de notre époque, est sans doute bien connu de nombreux lecteurs des *Mémoires* pour les importantes fouilles qu'il a menées avec Patrick Galliou au Yaudet (Ploulec'h, Côtes-d'Armor) et pour un nombre considérable de livres traitant particulièrement de l'évolution physique et humaine du littoral de l'Europe de l'Ouest sur de très longues périodes ; dans ces ouvrages, la péninsule armoricaine a toujours eu une place centrale. Après des études approfondies sur plusieurs sites romains et de l'Âge du Fer dans le sud de la Grande-Bretagne, après s'être aventuré dans les îles Anglo-Normandes, en France et en Espagne, et avoir élargi son domaine chronologique, il a publié plusieurs synthèses